





Hichem Dahes

## PHOTOGRAPHE ASSOCIÉ

“Je suggère que la fiction peut convaincre, qu’elle peut rencontrer une forme de vérité.

Il y a des mensonges qui sont des paradis perdus. J’essaie de les penser, de les mettre en scène, créer un espace de représentation qui permette des constructions de ces réalités perdues ou retrouvées.”

HICHEM DAHES / Lume & Lustrò

L’illumination au sens de la révélation, c’est un peu le cheminement qui nous conduit à Hichem. Ecœurés par le déversement d’images que propose notre société, nous désirions revenir à une épure visuelle, à un lien esthétique entre les différents supports en présence.

Vu que nous désirions placer l’artiste au centre de nos préoccupations, l’idée du portrait est très vite devenue évidente. Toute la dimension du portrait en photographie est de se confronter à l’illusion de la ressemblance, la confusion des apparences avec la vérité artistique. Enfin, nous tombons sur le travail d’Hichem qui pose, au centre de sa recherche, la question du faux.

L’artiste seul dont le visage émerge de l’ombre ou sur un arrière fond structuré, parfois tourmenté, reflet de sa propre tension interne. Ou encore, vision du monde en arrière fond, par une fenêtre ouverte sur l’extérieur. Tension également dans les temporalités entre modernisme et période pré-renaissance. Ses références sont celles de la peinture de l’époque : Jan Van Eyck, Hans Memling, Petrus Christus, ... Hichem Dahes travaille sur l’hybridité. Il applique, comme il le dit si bien, aux objets réels un mouvement imprévu, il est guidé par une intuition sensible qui se plaît à recycler, à collectionner des résidus d’ouvrages humains.

Dans le regard du portrait, il y a toujours quelque chose de contemporain. Ainsi, les yeux de l'artiste qui vous regarde, cet échange, cette communication abolit les références historiques. Les portraits sont de notre temps, ils condensent le temps dans une immédiateté, dans un moment arraché à l'instant.

La rencontre de deux univers, de l'artiste photographe et de l'artiste théâtral, nous séduit assez. Car l'interaction entre le portraitiste et le portraituré est à son apogée. Tout devient influence dans le cadre esthétique du photographe. Une posture, un objet. Le photographe fusionne avec son modèle et l'entité devient double.

Dans ce couple improbable, réuni le temps d'un cliché, il y a la rencontre de deux désirs et rien au départ ne prouve qu'il y aura coïncidence entre les deux. Mais c'est là le challenge de tout processus artistique.

"Il est bien sûr question de mémoire, d'exclamation de la mémoire, pas d'un souvenir précis, mais d'un affrontement mémoriel qui découle d'un métissage. Il y a un dialogue entre l'écriture de soi et l'image de l'autre, entre la conscience de soi et l'absence de l'autre, entre la croyance de soi et l'affirmation des autres. Je ne veux pas être seul dans l'image, au contraire, je m'y efface."»

Hichem Dahes

Exposition des portraits d'artistes réalisés par Hichem Dahes pendant toute la durée du Festival Genève.

# Stéphane Arcas

## L' ARGENT

Du 6 au 15  
octobre  
2011 à  
20h30 - Am-  
phithéâtre  
Relâche le  
dimanche et  
le lundi  
Création

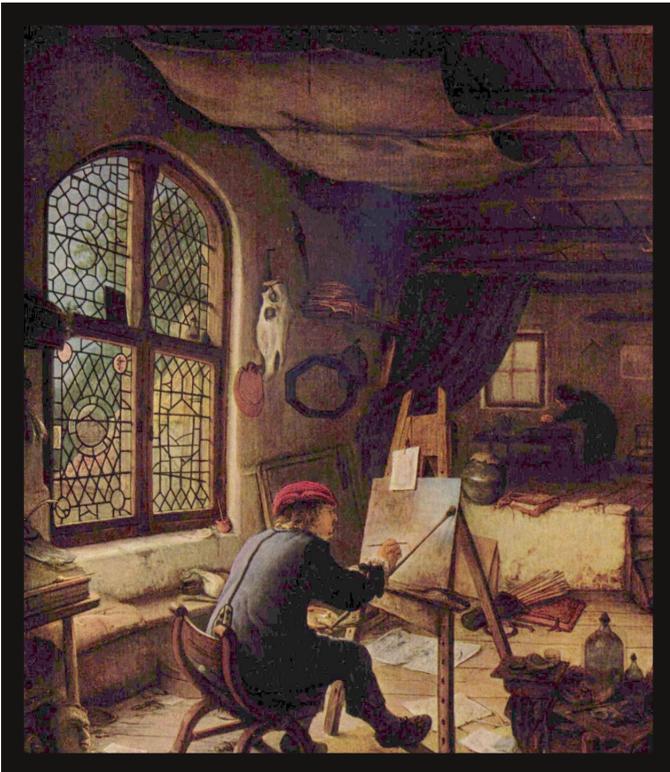
Voici un projet emblématique de notre saison. L'argent lié à la mort. Et il se peut que le fait qu'il se fasse sans l'argent attendu le rende encore plus vivant.

Il est de plus en plus difficile d'estomper le fossé entre ceux qui n'ont rien, même pas les mots, ceux qui ont de moins en moins et ceux qui ont tellement qu'ils ne savent plus comment le cacher. Etat cruel de la situation d'artiste où l'on ne sait

pas où et quand on doit exister. D'être mort à soi-même, d'être un mort vivant ne fait même plus mal. S'interroger sur son destin est déjà un luxe. Que m'est-il permis de vivre?

Quand nous avons croisé le chemin de Stéphane Arcas, il n'était pas question d'argent! Sait-on d'où il vient, sait-on où il va, du moins on sait dans quel état il se gère!

Une sorte de fébrilité, d'étrange décalage anime le regard de Stéphane Arcas. Et l'état meurtrier dans lequel il se tient, en cet instant, ne tient pas à l'appel du sang mais plutôt à celui du sens, à l'enjeu de comprendre dans quelle roue on le fait tourner.



L'argent est son texte, il l'a écrit dans un moment de vanité aigüe et, aujourd'hui, il veut le confronter à la scène. Le texte est matière chez Arcas, matière plastique comme toute chose qu'il côtoie, acteurs, sons, matière vivante et morte, mort-

vivante, à la morgue d'elle-même, comme dans un purgatoire incertain.

« L'argent est une comédie qui se joue de la perception qu'on a du réel. Elle se rit de l'importance démesurée qu'on accorde à notre existence fugace. C'est une vanité.

L'argent est un projet qui parle de la mort.

De l'homme qui, sa vie durant, considère son temps comme de l'argent.

Il y a d'un côté ce qu'il a dépensé et de l'autre, ce qu'il devrait lui rester en tenant compte des imprévus.

Sur le même principe, pour estimer la valeur de l'existence terrestre, l'homme se réfère à la Mort. Il s'agit d'un absolu qui va au delà de son état physique. On ne limite pas l'argent au métal comme on ne limite pas la mort aux cadavres. On ne peut alors, d'une part, que juger de notre existence en fonction de ce que l'on présume de la Mort. Et de la même façon, on ne peut accepter l'idée de notre mortalité qu'en comparaison avec notre vécu.

C'est sur ce tragique dilemme que se bâtit cette comédie.

Et le diable rit avec nous. ~»

Résumé improbable d'un projet improbable, à prendre pour argent comptant

Stéphane Arcas

Nathalie Mauger

# L' INDIGÈNE

DE FRANZ-XAVER KROETZ

Du  
25  
octobre  
au  
29  
octobre  
2011  
à  
20h30 -  
Studio

Création  
mondiale  
en fran-  
çais

Ⓝ Nathalie Mauger est loin d'en être à sa première tentative, tentation théâtrale. Elle crée, elle enseigne. Un parcours dense et mouvementé.

Pour le premier contact, nous retenons une attitude, une solidité de l'âme. Une voix posée, un calme apparent, une pudique réserve et un regard franc.

Il est certain qu'elle est arrivée les bras chargés d'une matière peu commune, pièce kroetzienne à développer. Ce projet, elle le porte depuis plusieurs années et, comme une obsession, n'a de cesse de s'imposer à elle. D'où urgence, d'où évidence, d'où le désir d'ouvrir la porte à cette nature qui ne manque pas de ressource interne.

Il serait déplacé de vouloir résumer la pièce de Kroetz. L'indigène renferme une mémoire, un discours indigéniste et une quête identitaire profonde. Franz-Xaver creuse en lui, sur son sanglot d'homme blanc, comme un narcissisme malade de la piètre ignorance, comme une lamentation, comme une posture, comme un désir de s'intégrer à la vie. Pièce pour grand théâtre guignol peuplé d'une faune absolument jouissive : Kurt, vieux pantin retors, avec un cancer du larynx ; Toni, jeune pantin maigre, atteint du Sida ; Hugo, pauvre pantin stupide, avec un cancer de l'intestin ; Irmis, saine Margoton, l'indigène, et d'autres. Beaucoup de sentiments exacerbés, personnages improbables et inattendus : PASSION cigogne noire ; HAINE grenouille verte ; PITIÉ crocodile ; BÊTISE singe. Histoire d'une femme qui n'a pas de chance, qui rencontre d'autres gens sans chance et où déchéance fait couple avec toute puissance.

Truculence sans fin, les personnages vous emportent dans un tourbillon de pestilence, de sensations organiques, de grotesques situations. Lancinante litanie de la plainte et la maladie à son paroxysme le plus festif.

Révéle par les pépites du Théâtre de L'Ancre, ce petit castelet de marionnettes inhumaines deviendra le château de pantins désarticulés.

«~ Dans l'Indigène, Kroetz structure son œuvre dans un cadre (le genre marionnette) et avec des référents culturels (contes allemands, tradition religieuse, mémoire collective populaire), mais il le fait en opérant une distorsion.

Cette distorsion n'a rien de cynique: elle ne se moque pas de la force des univers de référence. Au contraire, elle les

